

—En es-tu sûr ?

—Très sûr... As-tu fait ce que je t'avais dit ?

—Quoi ?

—La chambre ?

—Elle est prête.

—Où ça ?

—Sur la terrasse.

—À côté de la folle ?

—Oui.

—Tu aurais pu trouver mieux... Il faudrait éviter qu'elles se voient....

—Oh ! on arrangera ça plus tard, répondit la vieille mégère. D'ailleurs, j'avais déjà pensé à faire déménager la folle et la remiser là-haut, dans la tourelle....

—Bonne idée !

—Mais, en attendant, on peut toujours s'en tirer de cette façon-là pour le moment... Seulement, que je te recommande une chose, Korrigan, ajouta-t-elle vivement. Ouvre bien l'œil !

—C'est entendu !

—N'ouvre pas avant d'être bien certain que c'est bien....

—Qui veux-tu que ce soit ?... répondit-il en ricanant.

—Est-ce qu'on peut savoir ?... Si c'était quelque piège pour venir nous reprendre l'autre... pour venir nous enlever la folle ?

—Allons donc !... C'est toi qui es folle ! ricana-t-il encore. Un piège !... Ce n'est pas avec moi qu'il faudrait jouer ce jeu-là....

—C'est possible, mais es-tu bien sûr de le reconnaître ?

—Entre mille !

—C'est un individu assez fort, très brun, avec une épaisse moustache et l'air très dur... Oh ! moi, je l'ai encore devant les yeux, et si tu veux que je m'assure par moi-même....

—Mais Korrigan venait brusquement de se retourner avec un geste furieux.

—Ce que je veux, c'est que tu taises ton bec ! lui cria-t-il, toujours à voix basse. Ce que je veux, c'est que tu files !... La voiture est là ?....

—En effet, on venait d'entendre la voiture s'arrêter à quelques pas du château.

—La vieille Micheline s'esquiva rapidement, puis un moment s'écoula....

—Enfin, des pas se rapprochèrent de la porte, puis une main vigoureuse frappa très vivement, très fortement.

—Korrigan venait d'entre-bâiller le judas, et il y eut un silence.

—De plus en plus curieux de savoir quelle pouvait bien être encore cette mystérieuse aventure, je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle attention mon camarade tendait l'oreille, avec quelle attention aussi j'écoutais !...

—D'ailleurs, la porte était assez rapprochée de nous pour que, dans la paix profonde qui régnait, il nous fût possible de tout entendre.

—Ce fut celui qui venait de frapper qui parla le premier.

—C'est moi qui viens de la part de votre maître, dit-il sans trop baisser le ton. Vous avez dû recevoir la dépêche que je vous ai envoyée quand je me suis mis en route, puisque vous m'attendiez et que vous êtes là ?

—En effet.

—Je suis, au surplus, porteur d'une lettre que vous écrit M. le baron de Chancel et que je vous remettrai tout à l'heure... Eh bien, ajouta un peu nerveusement l'inconnu, pourquoi ne bougez-vous pas ?

—Un instant ! répondit Korrigan.

—Et toujours très calme, toujours sans se presser, il continuait de dévisager son interlocuteur.

—Puis, comme enfin il devait être sûr de ne pas se tromper :

—C'est bien ! dit-il en ouvrant à deux battants la porte du château. Entrez !...

—Attendez ! fit l'homme. Vous savez que je ne suis pas seul....

—Et il disparut.

—Tiens ! tiens ! me dit mon camarade, voilà que ça se corse... Est-ce que celui-là aurait aussi quelque malheureuse à cacher ici ?... Est-ce que, décidément, le château de Morgoff deviendrait une prison ?....

—Peut-être ! lui répondis-je. Car, regarde !

—Et, d'un coup d'œil, je lui montrais l'inconnu derrière lequel les portes du château venaient de se refermer et qui traversait rapidement la cour, escorté de Korrigan.

—Mais comme il venait de le dire, en effet, il n'était pas seul, car il venait de retirer de la voiture, qui demeurait immobile en face du château, un enfant qu'il portait étendu et couché sur ses bras.

—Et comme il venait de disparaître dans la chambre de Korrigan, mon camarade brusquement se redressa.

—As-tu vu cet enfant ? me dit-il.

—À peine, répondis-je.

—On dirait qu'il est mort !

—Mort ou endormi ?

—Et cet individu, reprit-il, est-ce qu'il ne te rappelle rien ?... est-ce qui ne te semble pas le reconnaître ?

—Comment veux-tu que je le reconnaisse, répondis-je encore, puisque je n'ai pas eu le temps de voir son visage ?

—Ni moi non plus, mais c'est son allure qui me frappe... Si je ne me trompe, c'est le même particulier que nous avons déjà vu l'autre nuit... la nuit de la folle... avec le baron de Chancel.... Oui, je mettrai ma main au feu que c'est lui !....

—Mais attends !... attends ! ajouta-t-il. Je veux en avoir le cœur net... je veux tacher de savoir ce qui se passe là-dedans....

—Dans la chambre de Korrigan ?

—Parfaitement !

—Comment ça ?

—Oh ! c'est bien simple... Tu vas voir !....

—Et, courant ouvrir une petite porte qui se trouvait derrière la tête de notre lit, il me cria :

—Eh bien, et par là ?... par ce chemin-là ?... Ah ça ! tu n'y es donc plus !....

—Si ! si ! m'écriai-je à mon tour. La casemate !... Ah ! pardieu, tu as raison, je n'y pensais plus !....

—Nous appelions la casemate une petite pièce qui se trouvait juste au-dessous de notre chambre, et qui était un des mille recoins ignorés, des mille trous perdus du château de Morgoff....

—Elle avait eu autrefois une petite porte qui ouvrait sur la cour, en face même de la chambre de Korrigan, mais depuis très longtemps cette porte avait été enlevée et bouchée par un mur... Seul, le petit croisillon qui jadis la surmontait existait encore et servait à lui donner un peu de jour... Grâce à lui, rien n'allait nous être plus facile que de voir tout ce qui se passerait chez Korrigan....

—Et nous voilà, à la clarté de quelques allumettes que le camarade faisait flamber de temps à autre, filant le long du corridor qui conduisait à la casemate.

—Ce corridor était si étroit que nos épaules touchaient ses murs, et il fallait être très prudent et n'avancer qu'avec beaucoup de précaution, car il aboutissait à pic, continué seulement par une échelle, à la casemate même.

—Faire une chute, c'était infailliblement se briser la tête.

—Enfin, nous arrivons sans encombre jusqu'au bout et nous descendons.

—Le camarade enlève l'échelle et la colle contre le mur, de façon qu'en grimpant tous les deux côte à côte sur les échelons, notre regard puisse plonger à travers le croisillon.

—Et, comme nous avons de bons yeux, nous sommes là comme dans la chambre même de Korrigan....

—Mais que se passait-il dans cette chambre ?

—D'abord nous n'apercevons que des ombres immobiles, un peu vagues... Mais bientôt nous distinguons mieux et la scène se dessine, se précise....

—À quelques pas de la porte et nous tournant le dos, l'individu qui est venu tout à l'heure frapper à la porte du château et qui a apporté l'enfant se tient debout.

—Assis près de la table, Korrigan lit très attentivement une lettre, la lettre, sans doute, que cet individu disait avoir à lui remettre de la part du baron de Chancel.

—Enfin, accroupie dans un coin, avec sa face de chouette et son regard qui semble encore plus sombre, plus mauvais, nous entrevoyons la vieille Micheline dont les yeux restent rivés sur son mari.

—Mais l'enfant, où donc est-il ?

—Nous ne l'avons pas encore aperçu.

—Et comme nous nous tordions le cou pour tâcher de mieux voir, pour tacher de le trouver, tout à coup mon compagnon eut une sourde exclamation :

—Je le vois ! s'écria-t-il.

—Où donc ?

—Près de la cheminée... Ah ! misère !... C'est une fillette !... une gamine qui n'a pas douze ans !... La vois-tu ?

—Oui ! oui ! répondis-je tout ému, tout saisi, tant cette pauvre petite, que je venais d'apercevoir à mon tour, était défaite et pâle. Ma parole, on croirait que c'est un cadavre que cet homme vient d'apporter !....

—Mais je n'avais pas encore achevé que nous eûmes un tressaillement de surprise, un cri de colère et de pitié.

—Cette petite, qui ressemblait à une morte, venait lentement de se soulever, puis de jeter un long regard autour d'elle... Et soudain, d'un bond, elle s'était levée, poussant un cri plein d'effroi, tandis que l'individu qui l'avait apportée se ruait sur elle d'un bond aussi.

—Le camarade et moi, nous nous regardions de plus en plus saisis, en face de cette scène vraiment émouvante, vraiment dramatique, car l'homme avait beau vouloir la faire taire, l'enfant criait, hurlait toujours....

—Et le mot qui revenait sans cesse à travers ses pleurs, à travers ses cris, était toujours le même, toujours le nom de sa mère !

—Oh ! le gredin !.... Il aura volé cette petite ! me dit mon